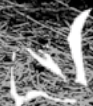


margelles

numéro 24

hiver 2025

Alexandre Gouttard
Hortense Raynal
Guillaume Dreidemie
Joep Polderman
Gaëlle Fonlupt
Laurence Marie
Antoine Mouton
Sylvie Marot
Stéphane Cortez





Éditorial

Comment écrire un paragraphe, une page, un édit, pendant un génocide ? Je ne sais pas. J'ai mis du temps à trouver un espace d'écriture parmi les dizaines de milliers de corps dépecés, les visages des enfants, les images de la mort.

Je veux tenir entre les mains quelque chose de (re)cousu, cicatrisé peut-être, quelque chose de vivant, qui serait une sorte de réparation, impossible mais que je tente tout de même, pour continuer de vivre dans ce monde.

J'ai besoin de penser ce numéro de *margelles* comme un organisme. Un organisme constitué de plusieurs organes.

Chaque organe a sa propre morphologie, sa texture, son poids, sa pulsation, ses sonorités, son rythme, sa luminosité et des couleurs qui n'appartiennent qu'à lui.

Chaque organe est unique : une colonne vertébrale d'ombres, un système de digestion de la lumière, des papilles gustatives directement reliées aux synapses, une peau tissu parchemin palimpseste, un cœur avec des ailes, des corpuscules tactiles sur des globes oculaires, une *camera obscura* sous-cutanée, un génioglosse en forme de boucle, un poumon à particules d'immensité.

Chaque organe est un monde en soi et tous les mondes sont reliés les uns aux autres.

Comme tout organisme, *margelles* produit de l'énergie : la poésie, cette poésie qui nous parcourt et participe de la grande ramification de la poésie, de la littérature et du langage.

Alors, comme tout organisme, *margelles* vit, avec ses moments d'éveil, de repos et de latence. Et chaque nouvelle lecture vitalise ses pages de poésie en partage.

S.B.D.B.

Sommaire

Joep Polderman / <i>Jamais sortir du maintenant</i>	p. 6
Alexandre Gouttard / <i>Poèmes de la mauvaise humeur</i>	p. 14
Sylvie Marot / <i>lisse froissure</i>	p. 20
Guillaume Dreidemie / <i>Les Mirabelles</i>	p. 32
Antoine Mouton / <i>tout corps plongé dans le noir ...</i>	P. 38
Laurence Marie / <i>Immensità</i>	p. 62
Hortense Raynal / <i>les cahiers n'ont plus de dol</i>	p. 72
Stéphane Cortez / <i>Instants flottants</i>	p. 80
Gaëlle Fonlupt / <i>"jetedis"</i> [extraits]	p. 102
<i>La poésie : une chambre noire</i> / Bernard Noël	p. 110
<i>Les auteur.e.s</i>	p. 112
<i>Commandes et abonnements</i>	p. 114

Crédits Photographiques

Laurence Marie : 1^{ère} de couverture, p. 6-7, 12, 14-15, 18, 32-33, 62 à 71, 72-73, 78, 102-103, 109,
Stéphane Cortez : p. 80 à 101, 112-113, 4^e de couverture
Antoine Mouton : p. 36-37, 38 à 53, 59
Sylvie Marot : p. 20-21, 23, 24, 26-27, 29, 30
Adèle Nègre : p. 3, 4-5, 110-111
P.A. : p. 114

Pilotage : Sara Balbi Di Bernardo

Conception graphique : Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier : Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)



Joep Polderman / *Jamais sortir du maintenant*

*Au premier étage de cette maison de banlieue, il s'était
maintes fois demandé si ceux qui s'aiment devaient aus-
si toujours nécessairement se faire du mal ; sans jamais
cesser de sentir dans l'inclinaison de l'étage quelque
chose de funeste...*

Ryûnosuke Akutagawa, *Vie d'un idiot*,
(traduit du japonais par Edwige de Chavanes)

c'est
maintenant

l'appartement s'ouvre
sans clé la serrure tourne
toute seule et les murs

tombent
un à un

droit devant
nos yeux –

on voit nos ombres
se confondre dans une seule
masse noire,

•

et
c'est heureux.

on s'allonge alors dans une
grosse vague sur le lit

et on s'effondre avec le bâtiment
et avec ses volets et son histoire

dans la terre
on s'endort

pour ce qui semble
une éternité

et une unité

et
c'est heureux.

•

puis je me lève

je suis debout
dans nos ombres

avec une envie folle
de danser.

•

depuis nos ombres
je me lève,

j'ondule
dans mon corps

la sensation
d'être heureuse

une vague roulante
jusqu'à la périphérie

de la peau
de nos doigts,

•

nos rires ont étiré
la masse noire
ensemble

l'espace a grandi
le temps s'est arrondi

dans ma danse
tu me vois

comme
je suis,

folle au milieu
du salon des objets,

ton chat
le seul l'
unique

•

et puis tu te lèves
depuis la forme que notre monde
prend

et la lumière te sourit
et ta main caresse

l'ondulation
dans mon ventre

au rythme
de nos lignes de vie.

•

puis
on se lève ensemble

et le bâtiment s'érige avec nous

•

tu veux un salon rond
à l'image de nos bras –

on se lève
au-dessus de la Seine
on regarde les gens

sauter du pont national
en finir avec la vie

et nous dans ce cocon
de nous contre le monde

on se lève
avec la force d'un bâtiment
qui nous survivra.

•

on accroche des miroirs
pour vérifier la forme véritable
de nos doigts.

•

on accueille des plantes
à l'image de nos pensées



arborescentes,
ta langue dessine
des pivoines

blanches sur mon ventre
chaud.



Alexandre Gouttard / *Poèmes de la mauvaise humeur*



Poème de la mauvaise humeur 1 – Un père.

Fiston,
 Hier je suis tombé en promenant le chien.
 Il m'a rétamé, ce con de clebs.
 Tu vois, je suis devenu si vieux que je n'ar-
 Rive même plus à promener mon chien,
 Et tu voudrais que je te demande pardon
 Pour ceci, cela,
 Oin oin je ne t'ai pas assez aimé etc. Tu sais quoi,
 Va te faire voir, allez tous vous faire !

Poème de la mauvaise humeur 2 – Une prière.

Mon dieu
 Je suis plus désuet que vous,
 Je prie beaucoup
 Je ne veux pas vous laisser dormir
 Je ne suis qu'un oiseau perdu dans votre église,
 Qui n'est pas si immense,
 Quand on y est enfermé,
 Et bientôt pris de panique je me brisai le crâne contre vos
 Vitraux, qui représentent l'Esprit Saint,
 Car je ne veux pas vous laisser dormir,
 Cela fait trop longtemps que nous vous avons laissé dormir,
 Réveillez-vous !

Pardonnez-moi.

Pardonnez-moi. J'étais fou de douleur.
 Je n'aurais pas dû me jeter au milieu de la ville,
 Dans la foule, emporté par ce vain espoir
 D'éteindre sur vous le feu qui me consumait.

J'aurais dû me jeter dans le fleuve, avoir
 Confiance. J'ai cherché le fleuve,

Je ne l'ai pas trouvé. J'ai pris peur. Je vous ai trahis.
 Pardonnez-moi. Je ne peux plus m'approcher.

J'ai trop peur de vous dégoûter maintenant.
 Je n'ai plus la force de trouver de l'orgueil à cela :
 Dégoûter les hommes.

Longtemps, j'ai cru.

Longtemps,
 J'ai cru qu'en vous dédiant cette première nuit,
 L'oubli enfin bercerait les voix qui empêchent
 Nos corps de venir
 Enfin vous me pardonneriez.
 J'aurais ramené des choses après tout, de bonnes choses.
 Alors j'aurais su vous oublier, vous qui m'auriez pardonné.
 Mais c'était une erreur. Et la traverser cette douane-là,
 Qui peut-être nous fonde plus qu'elle nous sépare finalement,
 Aucun d'entre ma race n'a jamais réussi.
 On me retrouvera peut-être mort dans la soute.



À la poésie.

Ma vie, je te la dois vraiment, et mon honneur,
Et ma noirceur, si c'est bien elle qui me rend respectable
Aux yeux de mes amis. La rancune de mon désir,
La sauvagerie de mes prouesses. Et ma détresse,
Ma détresse, qui n'est pas sans dignité.
Quoique rien, jamais, ne lui fasse honte,
Il est vrai, et ma mémoire, toute humide super sexy avec
Le derrière du caleçon mouillé, la rosée,
Les cris de surprise des taupes du matin,
Et la nuit blanche très blanche de ma mémoire,
Je vous insulterais bien si cela n'excusait
Pas ma propre infidélité... Car après tout elle non plus
Croyez-le bien elle non plus n'est pas sans dignité,
Quand elle couche en la chambre de l'hôte.

À cette musique.

À cette musique qui est sous la musique,
Comme la respiration du musicien, ou le frottement
Des doigts sur la corde & l'odeur d'aisselle
Sur le bois. Aux notes de bas de page d'un corps
Que personne ne prend jamais la peine de lire.



Sylvie Marot / *lisse froissure*

et après encore
 je bâille
 je bâille à l'encolure
 je tissu fatiguée
 mais repasse-moi
 plutôt que de rester là les bras ballants
 ne vois-tu pas combien ce bâillement me défigure ?
 bouche ouverte—je reste muette
 silences ganses
 qui ornent l'erreur

•

texture-texte-textile
 pilés
 coutures
 trous volontaires—trous involontaires,
 ourlets-lisières-fentes d'aisance

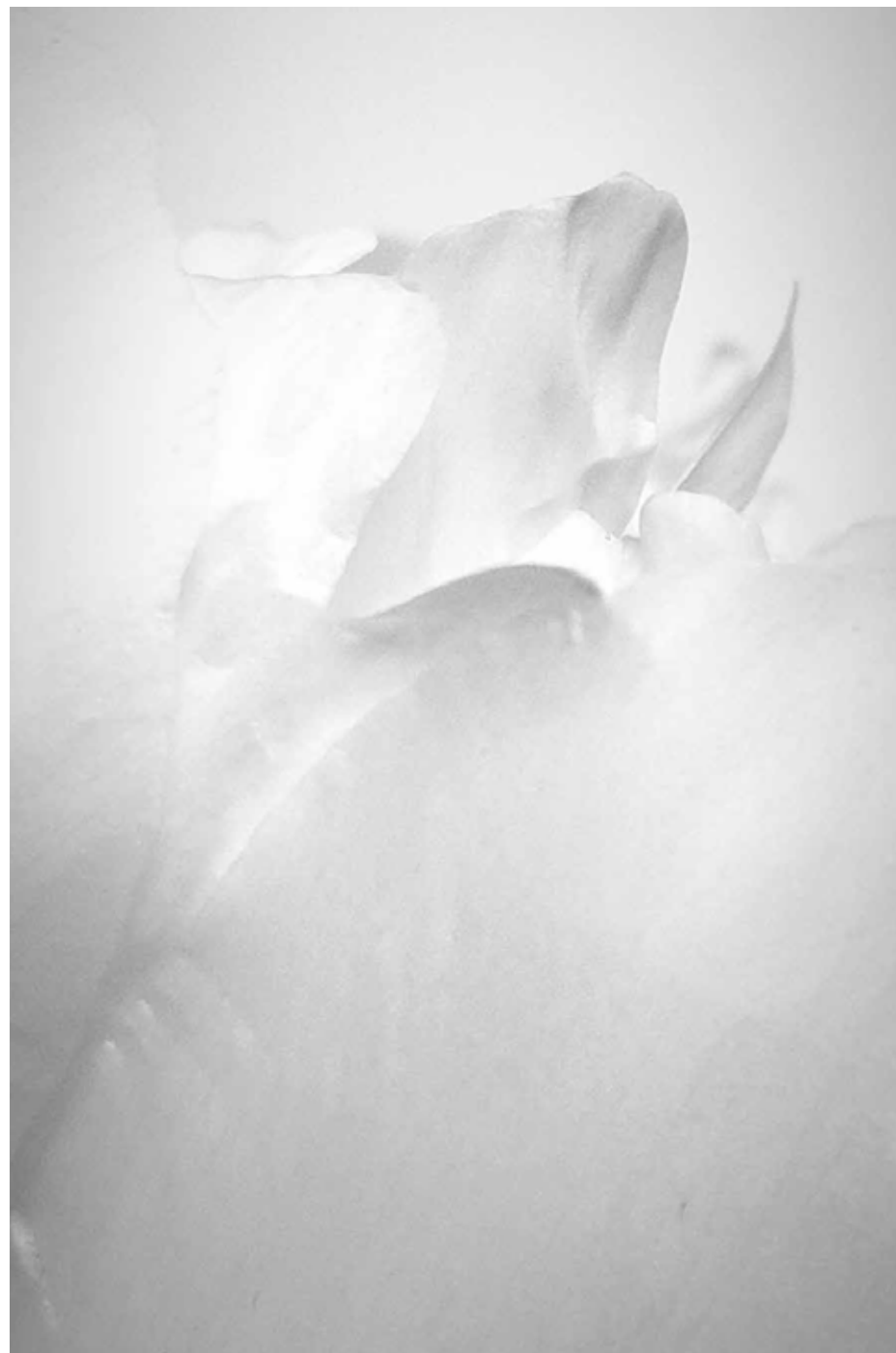
tour à tour
 je t'observe
 menu fragment

dans ton réseau ou tes entrelacements
 je relève tes indices semés
 densité—torsion
 fibre filée

•

plisse roideur
 sèche moiteur

plissure
 fronce-froncement-froissement





plissement

sillon de surface
cassure cutanée
croisure
armure
croisade désarmée

*

parementure
d'encolure
d'emmanchure

ta parure
est une corde à ton cou
que je tire
que je tire

ta vêtue
j'oublie tes bracelets
que tu pousses
que tu pousses

par omission
nos peaux encollées
nos oripeaux endimanchés

•

mon chandail se perd dans l'oubli des mondes
tout le monde se fout de lui
qui s'enfile par la tête qui s'arrête à la taille

mon chandail est un train de nuit
qui file sur ses rails
qui ne s'arrête qu'à l'infini

•



je lis dans le marc d'hibiscus
la vie à venir
âme blanchie
mordue à l'
acide oxalique
:
la nuit ne fait pas l'ombre

•

dans mes noires armoires
gisent
vies endormies
belles parures
de celles qui habillent les morts
naître nue
mourir vêtue

•

inventaire après décès
pièce par pièce
liste faite
mon inventaire
une unique pièce
chambre-cuisine-salon-armoire à rêves
une écharpe mauve, une étoile lilas, un pull souris,
une paire de chaussures rouges dans un état neuf,
une paire de chaussures dorées à pois noirs,
le reste, tout noir.

•

que j'ai le cœur mauvais
l'aigreur fuit
de mon cœur trop liquide

passerfile-moi cœur
fauserfile-moi corps





ravaude-rapetasse-rapiécette
fais en sorte que cela tienne
bâtis-moi tout cela
à l'épingle-à la colle-à la main-peu m'importe
tant que ça tient

•

sur ma peau
des contours en pointillé
tracés à la roulette dentelée

sur ma peau
tu te décalques
tu marques en creux

sur drap blanc
sous carbone rouge

sous ma peau
des picots



Guillaume Dreidemie / *Les Mirabelles*

Comme ta main s'approche
De la vitre gelée
L'hiver ravageur tombe sur ta tête,

Personne ne te fait signe
À travers la vitre
Il y a le Beurre sur ce pain lourd
Et les fraises trop belles

Au chemin d'Allemagne les herbes te dépassent,
Tu dévores les fraises cueillies du jour,
Vous ne reviendrez pas, vous laissez
Vos pas s'enfoncer dans la boue, les heures
S'égrènent et vous ne voyez plus rien,
Rien hors l'avenir dans vos yeux grands ouverts !

J'ignore le nom de ces fleurs de haute montagne
Violettes à larges feuilles en dentelles de mûre
Au parfum de bois sec rongé de petits vers
Alanguies en bouquets serpentant dans les fosses,
J'ignore leur nom elles se dressaient au chemin
Et ta main pressait leurs corolles ouvertes

Tout l'hiver dans le jardin à creuser,
Les pommes de terre sont les seules à te nourrir
Quand tu as cassé une tasse de Lorraine
Condamné à dormir dans l'hiver

Tu dors une Bière des ours à la main
Sous les Chênes de la Forêt Noire
Des bleuets dans les mains
Des mains dans les bleuets

Les pieds nus près des seringues
Et les veines ouvertes dans l'herbe
Tu as lâché les pédales
Tous les bleuets tous les bleuets

Tu t'arrêtes au miracle des fruits
Et tu repenses au jardin épuisé
Qui livre au dernier jour
Les Mirabelles



Trésor énorme pour l'enfant perdu
Seul don et repas que tu donnes aujourd'hui
Quand j'arrive chez toi, Grand Père,
Tends-moi le couteau je couperai la tarte de plus belle !

Je couperai nos parts très grandes
Tu mangeras à ta faim
Tu boiras le café dans les tasses de Lorraine
Et nous mangerons au jardin au dernier jour
La tarte aux Mirabelles

Et ce pain lourd que l'enfant croque avec les dents du
vieil homme
Ce Chêne que tu as replanté
Dans le poème de Goethe
Je me rappelle du dernier vers que tu sais
Par cœur le cœur du dernier vers

Plante un arbre disais-tu
Tes souvenirs de ce poème
Du premier jour d'école à jamais ouvert
Comme le livre d'enfant s'approche de ta main épuisée
De tailleur de pierre
De porteur de marbre

Nous devinerons la suite, l'éclat
De la journée qui disparaît,
Nous ne parlerons plus, seulement
La pâte est fine et les fruits doux amers...
Il n'y aura que le poème, Goethe la bouche pâteuse,
L'élégie chaude et fière, la tarte entre nos mains.



*Antoine Mouton / tout corps plongé dans le noir
émet une lumière singulière*



il y a le monde et moi
entre les deux, cette peau
la peau est à peine plus que peu
alors quand je sors de chez moi, je prends mon appareil photo



qu'est-ce qu'on perd quand on prend une photo ?
je cherche un point de vue
ou d'interrogation ?



viser, appuyer, ne plus rien voir, tenir
et même s'il n'y avait rien à voir, tenir
on ne sait jamais
quelque chose pourrait venir
éblouir sans s'annoncer
sur le rien parier



c'est à travers le noir que je vais voir
quand quelqu'un dit : ça ne rendra rien
alors, appuyer
sans croire ni même douter



ne pas fermer l'œil de la nuit
mais celui de l'appareil

manquer, manquer
de peu de peau de pellicule
rien capter



je sors de chez moi déguisé
mon appareil photo est un costume
cette nuit je suis le photographe

parfois je voudrais que les gens s'adressent à mon appareil
plutôt qu'à moi

cela n'a rien à voir avec moi
cela voit seul, presque sans moi
une vision autonome, séparée



la nuit je vais
voir ce qui n'a pas lieu

désir de voir prolongeant le désir de marcher
surcroît : n'y a-t-il rien d'autre à voir ?
et plus avant s'aventurer



le noir isole toutes les formes
le moindre mouvement donne l'allure d'un fantôme à ce qui
s'est à peine passé

marcher pour voir et s'arrêter soudain
se tenir droit face à ce qui se plie se ferme ou s'ouvre et se laisse
brûler par la nuit

je vois mais ne retiens
rien
sauf mon souffle

ainsi je choisis ce qui m'impressionne
la pellicule s'impressionne, pas moi

que n'ai-je d'obturateur en moi pour voir au lieu de regarder ?



courir les rues gagner la plage traquer la lune
et la montagne malgré la nuit

gravir, franchir, quitter

le paysage est le corps le plus grand qu'il me sera donné de
connaître

tu verras bien, dit-on au myope

le flou pour voir ce qu'on voit quand même
quand on voit moins

je vois flou pour ne plus voir fou
tenir mais sans excès



un jour j'ai vu un mot
je ne peux pas le décrire je ne peux même pas l'écrire car je l'ai
oublié
mais je me souviendrai longtemps que je l'ai vu
j'ai oublié ce que j'ai vu, mais voir
est inoubliable



voir est si vivant que parfois je perds l'image
 nul besoin de voir quelque chose pour voir vraiment
 le monde disparaît avec une telle insistance
 que ça finit par ressembler à quelque chose de stable



parfois c'est juste un rayon de lumière sur un mur
 de quoi cela témoigne-t-il ?
 une strie
 un ravissement

 parfois c'est parce que je ne tiens pas en place
 il faut que je manifeste ma présence
 que j'appuie sur l'obturateur
 me signale

 je force le souvenir
 il ne se passait rien, mais j'étais là
 et j'ai cru qu'il y aurait quelque chose de beau à voir
 et parfois c'était vrai



je suis resté à la surface de la photographie, je n'ai rien appris
c'est un geste qui a gardé toute sa finesse
au point de s'éliminer parfois, de se défaire



ce trou de photographies, entre 2009 et 2012
qui correspond exactement au temps de la dépression
je n'avais plus de joie à sortir de chez moi
je n'allais plus à l'aventure, ni au hasard

le désir, parfois, de défaire les photos de leurs dates
de les abstraire de la géographie
et composer ainsi une autre vie dans un autre monde



me trouver dans une situation
me perdre dans une autre

il y a quelque chose à voir
un surgissement d'absence dans le présent

chaque photo est une phrase qui commence par : d'ailleurs

le temps se dédouble
il y a la lumière
et son effet, plus tard

le monde fera effet plus tard



j'appuie
j'appuie sans cesse
je donne du poids à ce que je vois
j'alourdis chaque instant
et retarde son apparition

Parfois c'est juste une lumière dans le ciel

Parfois c'est juste une lumière dans le ciel et parfois c'est la nuit mais la lumière quand même parfois c'est de ne pas connaître l'origine parfois c'est tout sauf il était une fois

Cette inconnue démembre tout récit on ne sait plus d'où l'on vient on ne voit pas pourquoi on continuerait d'aller où l'on doit le destin a déteint dans une incohérence du ciel

Quelque chose se déplace quelque chose c'est moi je bouge et mute et tout ce qui fait monde s'agence différemment tout ce que je nommais réalité s'escamote je perçois l'envers illusoire de la vie je n'ai plus rien à quoi m'accrocher et pourquoi m'accrochais-je sinon pour oublier que je chute ?

Les éléments se réunissent je ne rentrerai pas chez moi ce soir j'ai vu cette lumière nous voyons dans le ciel et même parfois dans le langage des choses extraordinaires et nous ne rentrons plus chez nous nous rentrons en nous-mêmes nous découvrons l'envers d'un corps l'encore d'un rêve les coutures et les trous

C'est un à-coup un accroc dans l'ordre des choses une entaille dans l'impression de réalité certaines existences ne peuvent résister elles cèdent se dispersent se disloquent nous sommes éblouis nous nous éboulons

Et quand le monde la réalité reviennent tout a changé je suis encore dans le système j'ai changé avec lui j'ai senti l'épicentre je n'ai pas tenu ma place j'ai tout laissé se défaire puis se faire autrement j'ai été mouvementé par la lumière je suis rentré chez moi mais je n'étais plus dupe

Une lumière dans le ciel ou une épiphanie peut-être une folie quand on ne peut plus du tout rentrer cela m'est arrivé aussi devoir dormir dehors faute de croire à la possibilité d'un retour

Pourquoi certaines lumières nous rendent-elles fous pourquoi d'autres se contentent-elles de changer la vie ?

Pour certains c'est une lumière pour d'autres c'est une voix parfois la voix dit quelque chose de sensé parfois c'est seulement un cri auquel on ne parvient pas à échapper

Être seul face aux visions seul à entendre une voix à laquelle manquent les mots certaines personnes tentent encore de courir loin du cri que leur tête héberge

Ce qui fait d'une vision une folie ou une épiphanie c'est quoi ?

Parfois c'est juste une lumière dans le ciel

Certains rentrent chez eux d'autres perdent le sens de l'orientation

On voit des voitures phares allumés moteurs fumants portes ouvertes le long des départementales et personne dedans

On voit des gens errer dans les chantiers passer des palissades en pleine nuit on voit des gens monter et descendre d'un train jeter leurs papiers d'identité dormir recroquevillés contre une branche refuser ce qu'on leur tend dire quelque chose au creux de leur main gauche et soudain la serrer

Et dans les maisons quelques personnes attendent sans savoir si elles font partie de cette réalité douteuse qu'une lumière est venue menacer

Nous sommes au bord d'une route où il fait toujours nuit La portière est ouverte l'autoradio siffle le sous-bois nous appelle

Il est possible de s'y enfoncer il est possible qu'il n'y ait nul autre endroit où sentir l'épaisseur du monde comment faisons-nous jusqu'alors pour vivre en surface de tout ?

Et rien ne peut expliquer cette lumière dans le ciel rien ne la justifie rien ne la prouve

La lumière échappe et nous la suivons privés d'origine et d'identité arrachés à toute destination

L'intensité de chaque seconde
Au moment de s'enfuir l'intimité du monde
Sa voix secrète
Au creux d'une oreille qu'on croyait sourde
Vis, vois
Si quelque chose un jour t'a tenu par la main
Rien ne te retient plus, tu vois
Rien ne te maintient tout te dévoie
Mais alors voir c'est ça ?
Vais-je vivre en fou enfoui dans les sous-bois ?
Ou revenir chargé du souvenir de cette lumière dans cette
vie que j'aime encore bien qu'elle ne me donne plus l'impression d'être réelle ?

Moments que rien n'explique moments qui ressemblent à la
vie plus que la vie-même et qui pourtant n'en font pas partie

Moments de grâce quand bouleversés par la lumière enfoncés dans les sous-bois de la réalité nous comprenons que rien ne doit changer puisque tout est déjà autre et qu'il suffit de revenir entier

Mais parfois un morceau du désir aux branchages s'accroche
un morceau de la vérité une part de ce qu'on savait

Et le retour est âpre

Vivre est inadéquat je n'entre plus nulle part je ne suis plus
d'ici

Et le ciel se corrompt la lumière le détruit le langage est lambeaux les mots ne font plus corps quelque chose se brise entre le monde et soi le bas brûle le haut croule l'étendue s'amenuise il n'est question que de ramper ce qui vient n'est pas fiable et ce qui chante crie

On ne retrouve plus la porte d'entrée seulement les sorties qui se multiplient comme si deux miroirs entretenaient un trou dans quel puits d'illusions nous sommes-nous jetés était-ce

assez profond pour que nous puissions nous redresser à quel degré d'irréalité nous sommes-nous condamnés ?

On remarque quelqu'un qui hésite au moment où le réceptionniste de l'hôtel lui demande son nom et quelqu'un dans le hall de la gare levant les yeux vers le tableau des départs toute la journée et quelqu'un qui court deux fois dans la même rue dans le même sens et des gens portant toute leur vie dans des sacs qui débordent on aperçoit ces choses qu'on ne voit jamais et qui sont tout le temps là

Ces choses que font les gens qui n'ont pas trouvé le retour
Entre attachement et arrachement il y a peu

Parfois c'est juste une lumière dans le ciel un visage distinct dans une nuée de signes un rêve plus transparent qu'un autre une phrase dans un livre à moitié lu une conversation dans l'autobus un animal courant à nos côtés une très sourde tension à l'intérieur du corps empêchant le sommeil et la déambulation qui s'ensuit jusqu'à l'aube ou jusqu'à la vision

(on dit vision quand le visible s'érige en frontière
au-delà d'elle aveugle il faudra d'autres yeux pour vivre
au-delà d'elle le monde se renverse
et la survie n'est plus certaine)

(on dit vision non quand on voit mais quand
quelque chose surgit dans la vision
je ne suis pas sujet du verbe voir)

Quand vue et vision coïncident le monde saute c'est le détail du corps qui fait la différence est-ce qu'on tiendra debout face à ce qui surgit est-ce qu'on saura se présenter face aux lumières sans sources et à la grande nudité du monde l'atroce obscénité de tout ce qui vit de tout ce qui est ?

Mais parfois un morceau du désir aux branchages s'accroche

et dans la course nous perdons le cœur avec le cœur le goût
avec le goût l'étoile
Puis perdons pied, nord, tête
Trace et patience
Chemin et connaissance
La face le fil la boule et la boussole
Et toute possibilité de dire ce qui a été vécu

Parfois nous perdons ce qui nous liait au monde et gardons
la lumière en nous
Qui nous embrase lentement
Nous captive jusqu'au bout





Laurence Marie / Immensità









Hortense Raynal / *les cahiers n'ont plus de dol*



Le flou tout court
succession de lits bordés
il faut quand même
donner des repères

adroiture,
suffisance,
un espace occupé

de toutes petites imprécisions
sur le cahier

cockpit
se voit pas au début
mais pendant la traversée
grosse panique
se voit maintenant

le soleil finit par arriver au bout d'un moment
les mille marches se descendent

je ne parle pas clairement
non ce n'est pas clair

la chose la plus difficile

c'est un début
qu'est-ce qui est déjà en place
pour toujours je veux dire ?

Je suis quelqu'un qui a envie de voir en fait
qui n'en peut plus de ne rien voir

•

Mon visage plein des terres,
de ces terres qui m'opèrent
chirurgicalement
chaque jour l'âme
le jour l'âme
le jour l'âme ment
le jour l'âme fane
le jour l'âme cale
ruralement, l'âme.
le jour chie et ment
l'âme mâle fait mine
d'amour ou d'amicalement.
et rouge l'âme rouge,
chemine dans le jour tout rouge
dans le petit verre de rouge
dans la salade du jour
dans la mâche et dans l'amour
je te demande de mâcher l'amour
mâche l'amour, mâche l'amour
pendant des mois
des mois de plats du jour,
même les jours plats
où

je suis là et je suis pas là
je suis fille et je suis garçon,
je suis triangle et je suis rond,
je suis porte et fenêtre,
je suis vie et je suis mort,
je suis dormir et je suis courir,
je suis ville et je suis champ,
je suis bleue et blond,
je suis salade et saucisson,
toi,
tu es tout l'inverse !

•

La mère dit non à
la fille qui dit oui
à la mère qui
dit non à
la fille qui dit
oui à la mère
qui dit non ?
à la fille ?
qui dit ?
oui à la mère
qui dit
non ? à la fille ?
qui dit oui ? à ?
la mère ?
qui dit non ?
à ? la fille qui dit ?
oui ?
à la mère ?
qui, dit non
à la fille qui dit

"oui".

•

Cela m'énerve, puis cela m'indiffère, puis cela.
Ce n'est pas dommage, ce n'est pas rien, ce n'est pas.
Même pas ça, même pas toi, même pas moi.
Tais-toi, tais-toi pas, et voilà.

Il faut que, les gens sachent, les gens sachent.
Que je ne peux, je ne peux, ne peux pas.
Ce matin, l'an deux mille, une escalope.
Est-ce que, c'est pratique, c'est pratique.

Savoir parler, pas parler, ou parler mal.
Que tu ne parles pas, avec ta parlance, ta consistance.
Langage, langagier, langagière.
Langouisse, lorguissse, janifère.
Arrivouare, dadabare, jacassière.
Globalibé, furgusse, et purpure.

Et cela, d'autant plus que les zouzous n'ont pas de doudous.
Que les papas n'ont pas de chats,
les mamans pas d'enfants,
et les putains, plus de clients.
Ce qui fait que
les clients n'ont plus de putains,
les cartons, plus de déménagements.
Et moi je ne subis plus, ne subis plus.

Les oiseaux n'ont plus de vol,
les cahiers n'ont plus de dol.
Les chiens n'ont plus de crocs,
mais moi j'en ai, mais moi j'en ai.
Mais mon ombre n'a plus de soleil,
mes fleurs plus de jardin.
Les brebis n'ont plus de laine,
les brebis n'ont plus de mamelles,
les brebis n'ont plus de pattes.
Les brebis ne sont plus des brebis en fait.
Les écoles n'ont plus d'enfants.
Les boîtes n'ont plus de musiques.
Les boîtes n'ont plus de chocolat.
Les boîtes sont juste des boîtes.
Les dimanches n'ont plus de lundi
et les capuches n'ont plus de pluie.
Et moi, dans l'eau croupie
Du port je bois.



Les garçons n'ont plus de front.
Les filles plus de chevilles.
Le reste ? N'a plus de mains.
Les boucles d'ailleurs n'ont plus d'oreilles.
Les boucles d'oreilles n'ont plus d'ailleurs, qui leur parviennent.
Et moi, je suis dans la boucle.
Et moi, je suis dans la boucle.
Et moi, je suis dans la boucle.

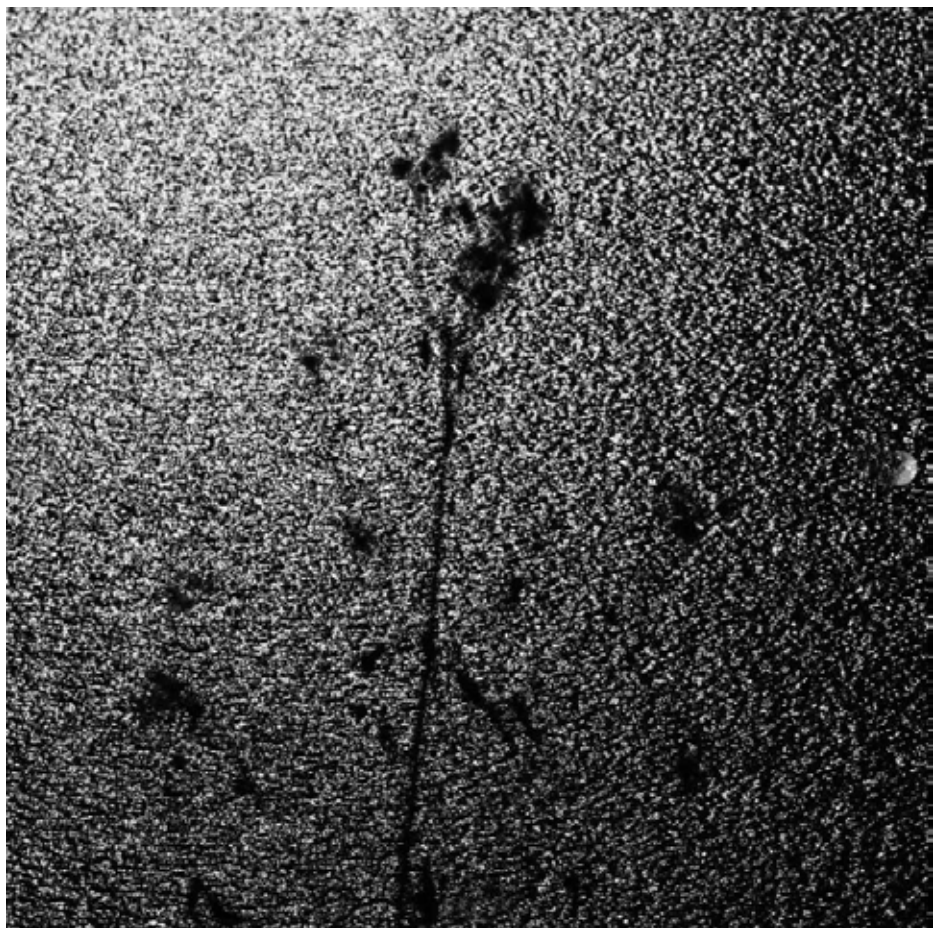
Les cimetières n'ont plus de morts.
Pourtant quelqu'un est mort, ici, ici.

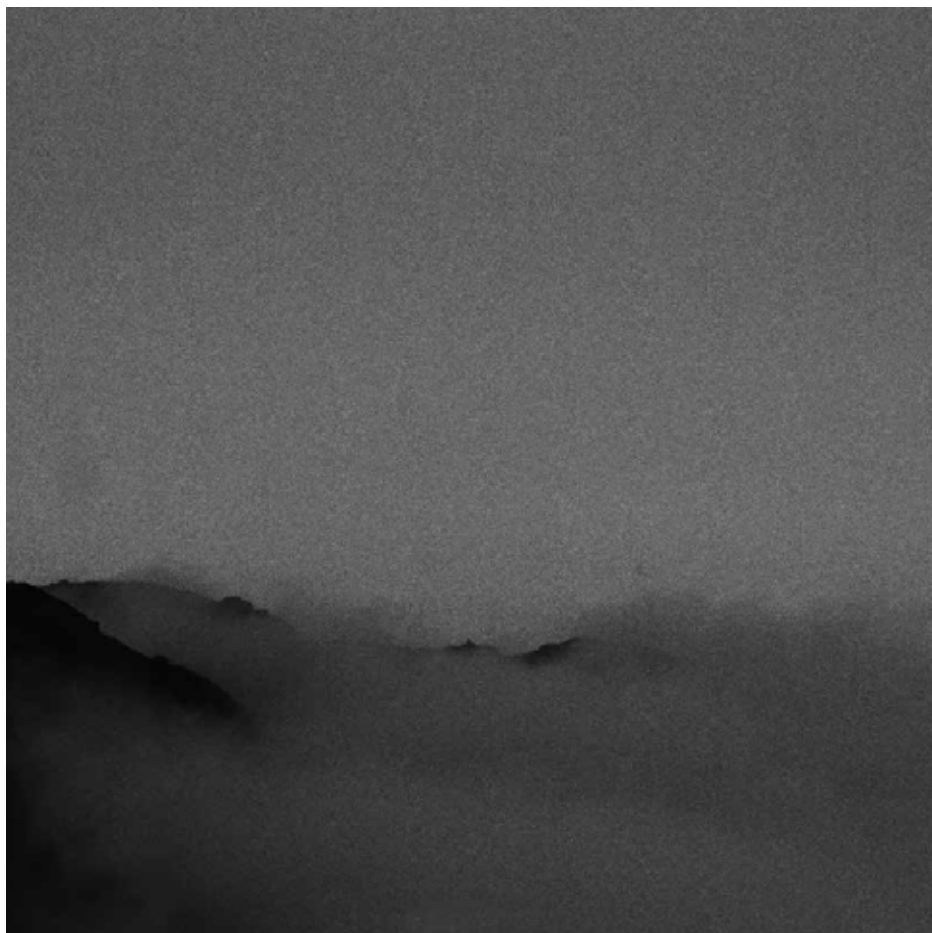
Les têtes n'ont plus de oui
les têtes n'ont plus que des non
l'enfer n'a plus de porte
l'enfer n'a plus de chien
l'enfer est juste l'enfer.



Stéphane Cortez / *Instants flottants*

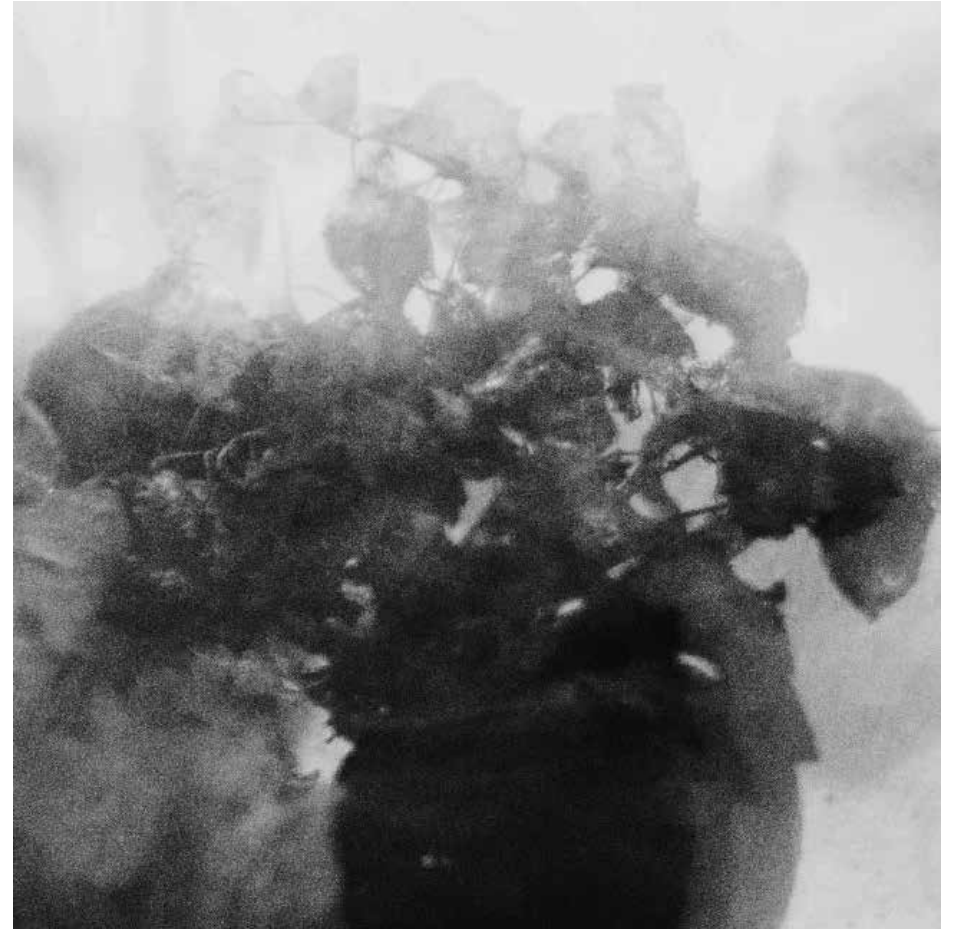






















Gaëlle Fonlupt / "Jetedis" [extraits]

[Elle assiège son visage
jardin nocturne au bord du lit
(son homme des bois)
essaime dans le cou l'épaule
sombre à l'aisselle
sa reconnaissance profonde

(fougère sa sueur
primitif son pas)

il est vivant en elle
l'instant lucide comme en sous-bois
elle sait
qu'elle ne doit pas
le retenir

(elle ne doit pas
c'est encore loin)

ce soir : la lisière
(elle s'ouvrira)
y mettra ses mains et l'impatience du jour
qui rajoute un printemps avant le vrai

bientôt, bientôt l'ailleurs des yeux
le temps de la forêt]

•

kunik
le soir
(hier comme tous les autres)
juste au-dessus pour mon coucher
tu me bordes – – face sans visage
(ce n'est pas encore triste)
qui me respire plus grand

trouver la distance
d'un balbutiement pour se le dire

je serai dans ta nuit : tu existes

et depuis
ma tête enceinte de ce serment

•

[Il a glissé
dans quelque chose d'autre qu'un sourire
un baiser
par-dessus la vitre de la 2CV
deviendra relique
sur la lèvre engelure pour l'instant
qui frissonne
la voiture coquille dans l'allée du regard
elle la suit jusqu'à ce que la pie
(ses yeux volés
sa peur en noir et blanc)
--- disparu

elle
l'accompagne à l'oreille

voudrait s'allonger
dans la doublure du dernier bruit
prolonger leurs mains le café
au fond de la tasse le marc où ils ont lu
un oiseau : tu voleras !
le seuil la retient
(il a plu cette nuit et tout est plus vaste)
jambes nues pour la morsure
le corps qui devance l'été]

•

-- !
l'escalier dégringole mon corps
l'eau noire du rêve
le temps du bruit
-- !
porte et bouche fermées
la voiture hors d'haleine

j'ai manqué tes bras
ton odeur de travail --
ton baiser rasé sur mon front
aurait poussé tout le jour
le froid sous mes pieds

je rebrousse la marche
et l'instant se refait
lance la toupie
de tes gestes là
où tu m'attends

•

départementale 108
il siffle
(fauvette sa voix)
on croirait le printemps on croirait
par-là, c'est plus joli
et tout viendra trop vite
car tout est bleu sur la route
la deux chevaux / le ciel / son lac
ça scintille plus loin
il respire *un bruit d'abeille*
n'a pas su
l'angle impossible de la nuque
elle a dit *je t'attends*
le souffle s'écoule doucement par l'oreille

•

la suite : trois coups
comme un ogre à la porte
les hommes en bleu et un grand cri

•

[chambre 6
: en sursaut l'ouvert
elle a espéré les yeux
mais tout se resserre
le métal du fauteuil
et le jour électrique

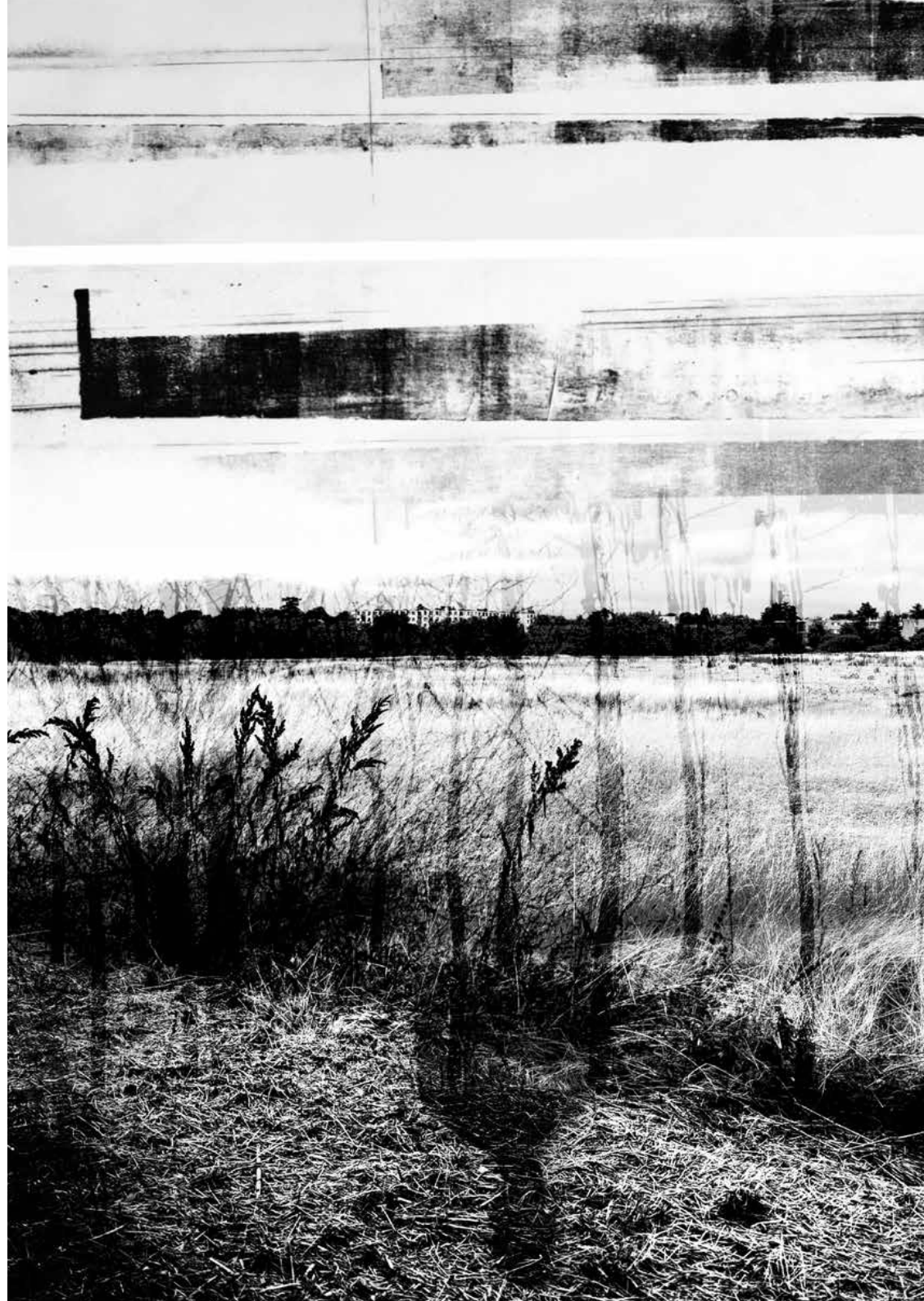
comment laisser faire
l'aiguille
et l'aurore son office

elle avance vers lui
sans oser ses doigts
la chaleur sûre de sa paume
le marbre supposé de ses lèvres
quelque chose respire
à sa place en mesure
efface son visage
dans l'aube qui vient
veines lentes au poignet

– mourir c'est encore plus loin]

•

[être dehors
elle ne sait plus
tenir sans les murs
son ventre blotti dans une attente
elle laisse bouche ouverte
la nuit trop douce mettre bas
ce qu'elle s'apprête à manger
son cœur : de la poussière des orties]



L'invisible est derrière nos yeux, c'est l'épaisseur du corps. Nous sommes ainsi des machines obscures : le noir en quelque sorte d'une chambre noire. On a beau parler du corps, le corps dans ces conditions n'est qu'une éventualité : il faut regarder derrière le regard pour opérer le retournement qui, peut-être, le fera advenir.

Bernard Noël, *Journal du regard*, P.O.L, 1988

Gaëlle Fonlupt, née en 1980. Elle est poétesse, traductrice et romancière. Après des études de Sciences politiques, elle a successivement exercé dans l'humanitaire, à l'hôpital et au sein d'une juridiction. Son premier recueil, *À la chaux de nos silences*, paru aux éditions de Corlevour (2023), a été distingué par le Prix Max Jacob Découverte 2024. Elle a traduit quatre recueils de poésie de Ron Rash, rassemblés dans un ouvrage intitulé *Réveiller les morts* (éditions de Corlevour, 2024, prix de traduction en poésie du Pen Club français, honneur de la cause littéraire 2024).

Alexandre Gouttard est né sur l'île de la Réunion en 1991. Il a suivi des études de philosophie et de littérature à Montpellier puis à Lyon. Il vit et travaille aujourd'hui en banlieue parisienne. Il a contribué à plusieurs revues, "Terre à ciel", "Secousse", "Conséquence", "Forge"... et dirige avec Louis Peccoud et Victor Malzac la revue poétique "L'écharde". Il a publié aux éditions de la Crypte *Moi moi moi et les petits oiseaux* (finaliste du prix Apollinaire Découverte, 2020) et *Dommage* (2024).

Laurence Marie travaille la peinture à l'huile, l'acrylique, le dessin, la photographie et la création assistée par ordinateur. Ses créations sont publiées dans les revues "Encre", "Entourloupes", "Pro/p(r)ose Magazine", "Cavale", "Dissonances". Elle s'intéresse actuellement à l'IA. Son inspiration se nourrit de regards, de bouches, de bras et de jambes, d'odeurs et de bruits, du végétal comme du vivant.

Stéphane Cortez est responsable opérationnel à la SNCF et syndicaliste CGT. Il réside à Paris. Depuis plusieurs années il pratique une photographie discrète, voire intimiste. Ses thèmes de prédilections vont de la figure au paysage. Il contribue à la revue "margelles".

Guillaume Dreidemie. Né en 1993, à Lyon. Professeur de philosophie, directeur adjoint du Campus St Irénée, chercheur rattaché à l'Institut de Recherches Philosophiques de Lyon et à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Il a notamment publié : *Le Matin des pierres* (La Rumeur libre éditions, 2023), *Palingenesia. Une poétique de l'éternel retour* (Editions Kimé, 2024), *Lettres* (La Rumeur libre éditions, 2025).

Sylvie Marot. Historienne de l'art et des arts du spectacle de formation, est commissaire d'exposition de mode. *Décrayonner*, livre dédié à Anne Valérie Hash, a reçu le Grand Prix du Livre Mode 2017. Sa dernière exposition *Yiqing Yin. D'air et de songes* (Calais, 2025) mêle mode et mots. Un premier recueil de poésie *Lisianthus* (Editions de la Crypte, 2015) a été sélectionné pour le Prix du Premier recueil de la Fondation Antoine et Marie-Hélène Labbé pour la Poésie 2016. Un second recueil, *Physalis*, est primé du Prix Ganzo Espoir 2024. Il forme le deuxième volet d'une trilogie sur la perte (amour, mémoire, vérité). »

Antoine Mouton est né à Feurs en 1981. Depuis 2004, il a publié onze livres, romans ou poèmes, chez divers éditeurs, dont Ypsilon, La Dragonne, et Christian Bourgois. *Nom d'un animal* est son livre le plus récent, paru aux éditions La Contre Allée. Il donne régulièrement des lectures de ses propres textes et travaille à la création d'un spectacle en espace public avec la compagnie Jeanne Simone, *Animal Travail*, en tournée depuis juin 2025.

Hortense Raynal écrit des livres de poésie et les lit sur scène, joyeusement et sérieusement. Elle a écrit *Ruralités* (Carnets du Dessert de Lune, 2021, prix du Premier recueil de la Fondation Labbé), *Nous sommes des marécages* (Maelström, 2023, sélection Prix CoPo et Ganzo Révélation 2024), *Bouche-Fumier* (Cambourakis en 2024, sélection Prix SGDL de Poésie) et *Abandons* (La Crypte, 2025).

Joep Polderman vient d'un petit village des Pays-Bas. Elle écrit principalement en français et traduit parfois de la poésie néerlandaise. *Sang*, son premier recueil, a reçu le prix de la Crypte en 2021. Elle coanime la revue de poésie "Point de chute".

Sara Balbi Di Bernardo. Née à Gênes (Italie). Diplômée de Sciences Po Paris. Elle a publié de nombreux textes en revue et les revues "Dissonances" et "margelles" lui ont confié une chronique de poésie. Deux recueils de poésie : *Biens essentiels*, (Bruno Guattari Éditeur, 2023) et *Chambre 12* (La Crypte, 2024). Elle pilote ici le présent numéro de "margelles".



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

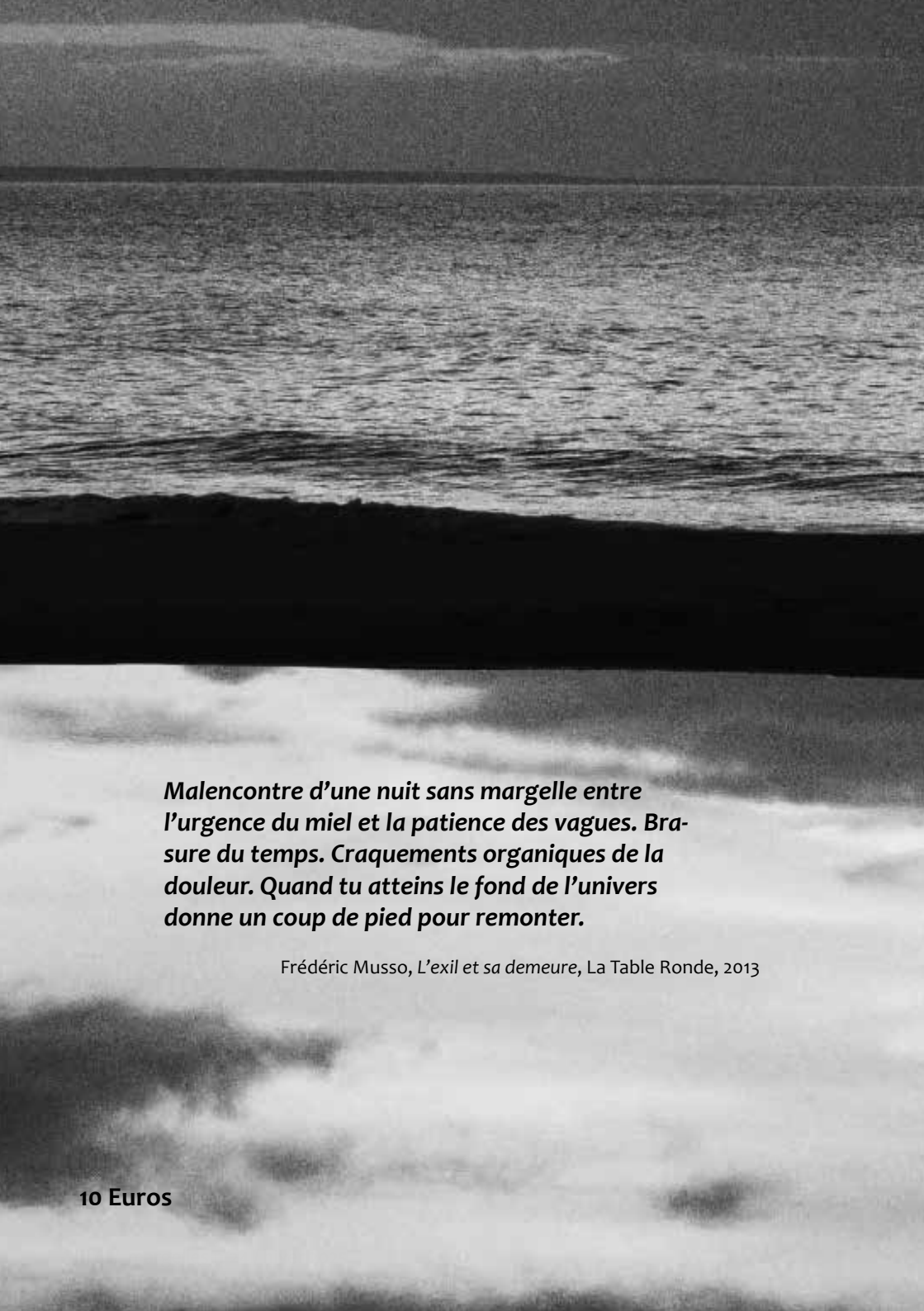
L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
> www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
> brunoguattariediteur@gmail.com



***Malencontre d'une nuit sans margelle entre
l'urgence du miel et la patience des vagues. Bra-
sure du temps. Craquements organiques de la
douleur. Quand tu atteins le fond de l'univers
donne un coup de pied pour remonter.***

Frédéric Musso, *L'exil et sa demeure*, La Table Ronde, 2013

10 Euros